

Le couple Mpozagara devant un tribunal français pour esclavage moderne

Libération, 8 septembre 2019 Esclavage moderne : du Burundi à Ville-d'Avray, dix ans d'enfer pour Mthode Sindayigaya De 2008 à 2018, cet homme aujourd'hui âgé de 39 ans a été séquestré dans un pavillon des Seigneurs des dignitaires de Bujumbura lui avaient proposé un «emploi». «Libération» l'a rencontré.

Au Burundi, Mthode Sindayigaya cultivait des haricots. Sur ses arpents gagnants, il plantait aussi des bananes, des pommes de terre et du manioc. Sa femme, Lconcie, l'accompagnait aux champs. Le soir, ils s'occupaient des enfants bavardaient avec les voisins. Un quotidien simple et doux, au creux des collines de Muyinga, à quelques jets de pierre de la frontière tanzanienne. Et puis un jour, le téléphone sonne. Un ami des voisins recherche du personnel pour un important dignitaire basé à Bujumbura, la capitale de ce petit Etat autoritaire engoncé dans l'Afrique des Grands Lacs. L'annonce est, il est vrai, alléchante. Elle émane de Candide et Gabriel Mpozagara, respectivement petite fille du dernier roi du Burundi déposée par les Belges en 1966, et ancien ministre de la Justice puis de l'Economie. L'un de leurs fils est autiste et a besoin d'une personne de confiance pour l'assister dans les tâches du quotidien. Après une courte réflexion, et devant la promesse d'une rémunération, Mthode, 28 ans à l'époque, accepte. Mais la tâche rapidement ardue. Le couple patronal se révèle le tréfonds directif et C., qui connaît parfois des crises spectaculaires, nécessite une attention soutenue. C'était sans compter sur une dernière surprise, et de taille : Mthode doit poursuivre sa mission pour trois mois à Ville-d'Avray (Hauts-de-Seine), où les Mpozagara, en raison des titres de Monsieur, diplomate à l'Unesco, disposent d'une résidence. Nous sommes en avril 2008. Dix ans plus tard, le 12 juillet 2018, Mthode hâble et amaigri que les policiers découvrent dans la cave des Mpozagara. Une décennie de captivité, de sueur et de larmes. Loin des collines de Muyinga et du rire de ses enfants. Mame s'en va en d'effondrement catégorique les dignitaires auraient fait de Mthode leur esclave à plein temps, cumulant les tâches de cuisinier, garde-malade et majordome. Ce lundi, ils comparaissent devant le tribunal correctionnel de Nanterre, notamment pour le délit de «soumission au travail ou des services forcés», mais aussi pour «des conditions de travail ou d'hébergement contraires à la dignité» de Mthode. Contacté, Emmanuel Marsigny, l'avocat du couple Mpozagara, n'a pas de Pudiquement, le jeune paysan raconte son histoire. Parfois, son interlocuteur s'interrompt, comme si, en plus de «lui avoir volé sa vie», les Mpozagara avaient aussi volé ses pensées. Chaque matin, l'employé était ainsi éveillé par Mpozagara dès 6 heures. Il devait préparer le petit-déjeuner, pousser le mobilier, mais, surtout, s'assurer du bien-être de C. Pour cela, il procédait à sa toilette, un souvenir douloureux : «Je devais le raser, mais c'était très dur car il bougeait beaucoup la tête et je ne devais pas le blesser. Parfois, je n'arrivais pas à le calmer car il était grand et fort, me mettait des coups», murmure-t-il. Au labeur incessant, les patrons ajoutaient, selon Mthode, les humiliations. Pour leur dire bonjour, le valet était contraint de s'agenouiller. Il n'avait pas le droit de parler aux invités, pas même au père qui visitait souvent Monsieur. Quant à C., il l'aimait et le testait à la fois. Un poids qui flirte avec les 40 kilos. La nuit, relié au sous-sol, perclus de froid, les poumons encrassés par la chaudière à mazout, Mthode pleure. Ses patrons terrorisent, surtout lorsque Madame s'irrite, et menace de le jeter dans un avion, «pour l'envoyer à l'air libre les gens parlent anglais». Comment ferait-il alors pour s'en sortir, seul, sans papier (son passeport lui aurait été confisqué dès son arrivée sur le sol français), causant le dialecte kirundi ? D'autres fois, Candide Mpozagara aurait menacé Mthode de dénoncer à la police française. Lui qui n'avait jamais voyagé pensait alors que «les Blancs étaient machants» pourraient «le tuer». Pourtant, qui voit Mthode se convaincre aisément qu'il est incapable d'inventions. Ses yeux se figent lorsque l'invocation d'un souvenir le replonge à Ville-d'Avray. Fervent catholique, il était privé de messe. Mpozagara qui sont, eux, protestants, l'auraient aussi affublé du surnom de Satan. De temps à autre, Mthode a le droit d'appeler Lconcie, sa femme. Mais à l'exception par un membre de la famille Mpozagara, il ne peut parler librement. Lorsqu'il quitte le Burundi, ses enfants, Sandrine et Patrick, avaient 1 et 3 ans. «Au téléphone, ils me demandaient toujours : «Papa, pourquoi tu ne rentres pas ? Tu ne nous aimes plus ?» Cela me rendait très malheureux de leur faire mal», souffle Mthode. Pour Lconcie, la seule explication à cette interminable absence est que son homme a refait sa vie en France. Intoxiqué par les émanations de mazout, Mthode voit sa santé se dégrader. En outre, il ne mange pas sa faim. Homme à tout faire, il a l'obligation de cuisiner. Mais s'en va à la malheur de toucher à ses plats, la colère des septuagénaires s'abat inmanquablement sur lui. La liste de ses interdictions est claire : pas de viande, de fruits, de thés. Pour l'empêcher, Madame stocke la nourriture dans un frigo installé à côté de son lit. Pour tout repas, Mthode se voit de faibles portions de riz. A cette époque, il flirte avec les 40 kilos. Aujourd'hui, treize mois après sa libération miraculeuse, il en fait 70. 255 euros de salaire ! Par an c'est la fin du mois de décembre 2017 qu'un premier bienfaiteur s'immisce dans le cauchemar de Mthode. Il appelle Olivier de Gisors et vit à quelques encablures de la demeure des Mpozagara. Son ancienne femme de ménage, d'origine burkinabè, l'avertit qu'une ombre rachitique et poubelles des dignitaires tard le soir. Elle note aussi que la silhouette est très furtive, comme apeurée. L'histoire fait immédiatement sens pour Olivier de Gisors. Des années auparavant, de 1994 à 1998, un huis clos quasi similaire à celui de Mthode s'était joué dans la demeure des Mpozagara. Une nommée Chantal, ainsi que sa sœur, avaient été employées au titre de servantes. Une longue procédure judiciaire avait suivi. D'abord condamné en 2007 à un an de prison avec sursis et 10 000 euros d'amende, Gabriel Mpozagara fut relaxé en appel. Quant à Candide Mpozagara, elle fut condamnée à une simple condamnation pour «violences aggravées» en 2009. Trois ans plus tard, la Cour européenne des droits de l'homme (CEDH) se mêla de cette affaire rarissime en Europe. Considérant que la France violait l'article 4 de la Déclaration universelle - qui stipule que «nul ne sera tenu en esclavage ni en servitude» -, la juridiction européenne ordonna le versement de 30 000 euros à Chantal. En outre, la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH) sommait la France de revoir sa législation en matière d'esclavage moderne. Cet historique, Olivier de Gisors l'a en tête lorsqu'il effectue un premier signalement au commissariat de Sèvres. Ahuris, les fonctionnaires ne prennent pas la mesure du récit vertigineux qu'ils viennent pourtant de recueillir. Mais Olivier de Gisors est décidé à libérer Mthode de sa vaille que vaille. Il se met à planquer devant la maison des Mpozagara le jour. Et parfois la nuit. Pour rassurer à accrocher

MÃ©thode, il ne possÃ©de que deux Ã©tats de tir : celle du dimanche matin 10 heures, lorsque le valet ouvre le portail Ã ses patrons pressÃ©s de gagner le temple pour lâ€™office. Ou celle du soir, aux alentours de 22 heures, quand le Burundais sort les poubelles! Olivier de Gisors fait mouche le 11 mars 2018. Profitant du «jour du seigneur», il fond sur MÃ©thode et le met Ã lâ€™abri dans une voiture. Pour la premiÃ©re fois en dix ans, le majordome, ou son fantÃ©me, est au seuil de lâ€™Ã©vasion. MÃ©thode prÃ©fÃ©re regagner lâ€™intÃ©rieur de son sanctuaire. Il attend quatre mois supplÃ©mentaires pour que le grand jour advienne. Cette fois, ce sont les ouvriers dâ€™une entreprise intervenant chez les Mpozagara qui signalent Ã leur supÃ©rieure la prÃ©sence dâ€™une mystÃ©rieuse brindille qui sâ€™agit rompre. La directrice de la sociÃ©tÃ© contacte Ã son tour les policiers, qui finissent par briser le portail et libÃ©rer dÃ©finitivement MÃ©thode. Debout sur le trottoir opposÃ©, Olivier de Gisors est lÃ pour lâ€™accueillir : «Une immense ex de joie», Ã confie-t-il. LibÃ©rÃ©, MÃ©thode nâ€™est pourtant pas encore au bout du voyage. Outre la procÃ©dure pÃ©nale, recours prudâ€™homal est engagÃ© pour quâ€™il obtienne le fruit de ses 3 Ã 600 jours de besogne ininterrompus. En tout et tout, les Mpozagara produisent des justificatifs selon lesquels 5,7 millions de francs burundais auraient Ã©tÃ© envoyÃ©s au pays sur dix ans Ã LÃ©oncie. Une somme qui fixerait le salaire annuel Ã 255 euros. Aujourdâ€™hui, les Mpozagara ass que le statut de leur employÃ© Ã©tait celui dâ€™un garÃ§on au pair. Une parade inconcevable pour Camille Lucotte, Alexandre Reynaud et Martin Pradel, les conseils du Burundais. RÃ©fugiÃ© Ã lâ€™automne dernier chez Chantal, lâ€™ex-servante, MÃ©thode obtenu lâ€™asile en France. LÃ©oncie, Sandrine et Patrick aussi, qui lâ€™ont rejoint dans le Loir-et-Cher. Le jour de leur arrivÃ©e, MÃ©thode avait passÃ© son plus beau costume, les yeux enfin rieurs, quoique embuÃ©s de larmes. Une dÃ©couverte avait peu Ã peu effacÃ© les traits de Ã© leurs visages de sa mÃ©moire », se dÃ©sespÃ©re MÃ©thode. Son plaisir retrouvÃ© du matin ? Plonger les mains dans la terre humide du jardin, oÃ¹ il sÃ©me des lÃ©gumes. Par Willy Le Devin